

Paul Gouin

Un océan de rêves

Du même auteur :
Le sang des roses noires

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-352-3042-4

© Paul Gouin

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Mercredi 13 août 2014, 10 h 30

Je viens de quitter le port de Berthierville, deux semaines plus tôt que prévu. Le Saint-Laurent est majestueux, le vent me pousse agréablement vers un avenir que je vais découvrir jour après jour. Je pars sans regret. Juste un seul, en fait : personne n'est venu me dire au revoir et me souhaiter bonne chance, je suis seul sur mon voilier, seul comme dans la vie.

Ma femme, mon amour, n'a pas voulu m'accompagner pour le voyage de ma vie. Elle ne comprend pas que j'ai besoin d'agir ainsi pour être heureux. Je l'aime tendrement et pour le reste de ma vie. Je ne la remplacerais jamais. Mais je ne peux renoncer à mon rêve et faire semblant d'être heureux. Je me sentirais constamment en porte-à-faux.

Pendant que je suis plongé dans mes pensées, j'arrive à la hauteur du pont Laviolette à Trois-Rivières. Je scrute le pont aux jumelles pour apercevoir des signes, mais peine perdue, le pont est vide. Je suis triste, et en même temps heureux ; je traîne ce sentiment bizarre depuis deux semaines, je dirais même plus, depuis six mois.

Lorsque j'ai commencé à planifier ce long voyage, j'ai prévu cet arrêt à Trois-Rivières pour la nuit. Le ciel est sans nuage, je ne suis pas sûr de moi, de mes sentiments. Mais la nuit porte conseil, dit le vieil adage. Peut-être y verrai-je plus clair demain. Je veux partir de bonne heure pour arriver à Québec avant la nuit.

Déjà 21 h 30, je décide de me coucher. Aussitôt le carrousel des pensées repart en trombe. Je ressens une grande solitude, cette amie que j'ai connue dans les années 2000. Ce n'est que très tard que je finis par m'endormir.

Jeudi 14 août

Je me réveille avec une migraine. Vite, un bon café et ça va passer. Je me suis remis à fumer, mais juste la pipe, comme je l'avais dit à mon fils Bruno quand sa fille Leila est née : *Quand je serai un vieux grand-père peut-être que je ne fumerai que la pipe.* Je suis grand-père, mais pas vieux ! Ma pipe sera ma compagne pour ce long voyage, la seule à qui je vais pouvoir confier mes sentiments, mes états d'âme, mes joies, mes peines...

Je suis sur le point de larguer les amarres, un homme dans la trentaine qui passe sur le quai me demande :

– Vous allez à Montréal ?

– Non, Québec.

– Je peux embarquer ?

– Non. Tu vois le jeune, j'ai besoin d'être seul. Je veux naviguer sans me poser de question, et mon voilier est mon intimité.

Le jeune a tourné les talons sans même répondre et est reparti, les mains dans les poches. Il y a près d'une heure que j'ai quitté Trois-Rivières. Tout en surveillant mon cap, j'allume mon ordinateur pour voir mes messages, et regarde sur Skype s'il y a quelqu'un en ligne. Mais le message tant attendu et que j'espère de tout mon cœur n'est pas là.

Il n'y a personne de connecter, il est vrai que nous sommes en semaine. Je fais un peu de ménage, range ma couchette, lave ma tasse à café, monte sur le pont, car hier j'ai vu des traces de terre et du sable sur la plage arrière. Je prends deux chaudières d'eau et cinq minutes après, tout est propre.

12 h 20. Je passe au large de Deschambault, les souvenirs me reviennent en mémoire. Les voyages à Neuville pour

voir notre garçon, l'arrêta à la marina, regarder les beaux voiliers et rêver de lointains continents. Les arrêts au restoroute de Deschambault, *Le casse-croûte du cap*, où nous avons mangé les fameux hamburgers au fromage bleu et au fromage de chèvre. Rien que d'y penser, j'en ai l'eau à la bouche.

À 15 h 25, j'arrive sous les contreforts de Québec. Le Château Frontenac me regarde, il en a vu passer des bateaux de toutes sortes depuis sa construction, mais celui qui passe en ce moment est le mien et je suis fier d'être devant pour le saluer. Le vent s'est mis de la partie, une bonne poussée et j'avance. Ma petite puce (ma femme) me manque beaucoup.

Mon *Pourquoipas* file entre neuf et dix nœuds. J'ai appelé mon voilier de ce nom-là, pour rendre hommage à ce grand explorateur, navigateur et médecin qu'était Jean-Baptiste Charcot. Ce dernier a eu quatre bateaux auxquels il a donné ce nom, suivi des chiffres I à IV. J'aime la résonance de ce nom à mes oreilles, (pourquoi pas moi ?)

Je veux dépasser Québec avant de jeter l'ancre. Il y a trop de monde ici. J'arrive à la hauteur de l'île Orléans, j'affale la grand-voile, et je vogue juste avec le foc, car le chenal est étroit et la marée est basse. Il y a deux gros cargos qui me barrent en partie le passage, je file sur bâbord et arrive à passer. Sorti du chenal je hisse à nouveau la grand-voile, et pendant deux bonnes heures je file à bonne allure entre dix et douze nœuds par vent arrière. Le vent faiblit, la vitesse aussi, cinq à six nœuds. J'aimerais bien être à Rimouski pour la nuit, mais à ce rythme-là, je n'y serai pas très tôt.

La nuit est tombée depuis un bon moment, lorsque j'arrive à Rimouski. J'allume mon projecteur de proue. La marina est éclairée, on est en période estivale. Je me trouve une place ; la marina est loin d'être pleine. Une fois mon voilier bien amarré, je file à la capitainerie pour m'inscrire et payer

ma nuit. Je suis reçu par un homme d'une cinquantaine d'années, passablement endormi.

– Vous restez la nuit ou plus ?

– Juste la nuit.

– Si vous partez demain matin avant 7 h, c'est-à-dire avant que mon chef arrive, je ne vous ai pas vu !

– Ok. Merci !

– Oui capitaine. Passez une bonne nuit !

– Vous aussi.

Je retourne au bateau, je n'ai pas tellement faim, je mange quelques biscuits secs. Je me prépare une tisane afin de m'aider à dormir comme je faisais à la maison et que ma petite femme était heureuse, car elle ne m'entendait pas ronfler ! Je regarde mes messages, j'ai deux messages de Bruno, mon fils, et un de Stéphanie, (Steph) ma fille, mon autre puce.

J'ouvre celui de Bruno, il me demande comment ça va et me pose mille questions. Je lui réponds que tout va bien, et lui joins quelques photos que j'ai prises depuis mon départ. Puis Steph m'a envoyé des photos de ses deux enfants, Alexis et Lindsay, que j'appelle mes deux pitchounets.

La troisième photo, c'est celle de mon amour de femme. Mes yeux se remplissent de larmes, je lis son message : *Chéri, je regrette de ne pas être allée à ton départ ; je n'avais rien compris à ton rêve et maintenant je comprends mieux. Le temps va finir par calmer l'océan de colère que j'ai en moi. Ton amour pour toujours, Annie.*

Après avoir lu ces messages, j'ai fondu en larmes. Je me suis dit que demain j'allais faire demi-tour et rentrer à la maison. Je me suis couché, ma tisane m'a fait autant d'effet qu'un pansement sur une jambe de bois ; une nuit presque blanche !

Vendredi 15 août

Il est 6 h. J'ai faim et me prépare un bon petit déjeuner. Deux œufs, quelques tranches de bacon déjà cuites, un bon café, une toilette vite faite ; une petite voix dans ma tête me dit : *Chéri, n'oublie pas tes médicaments !* Je viens de faire mes vérifications d'usage, tout est beau. Ma décision est prise, je continue ma route ! J'enlève le fourreau de la grand-voile et prépare le foc. Je mets le moteur en route, ce petit ronron me fait du bien aux oreilles.

Je lève les bouées d'amarrages et me voilà parti. Je n'ai aucune idée à quelle hauteur je me retrouverai ce soir; le plus loin possible Le vent est faible, j'ai de la misère à maintenir la grand-voile en position, je laisse tourner le moteur au ralenti. Je me suis apporté des tonnes de mots fléchés, mais je n'ai pas tellement la tête à ça.

8 h 15, j'arrive au niveau de Sainte-Flavie, la porte de la Gaspésie. Là aussi, des souvenirs refont surface, des souvenirs inoubliables. Nos vacances en 2010 avec Guy et Françoise, des amis français de longue date. Nous avons fait le tour de la Gaspésie et avons dormi à l'aller une nuit, et au retour nous sommes restés deux jours et deux nuits, sans oublier le plantureux repas chez Gagnon, le meilleur restaurant de la place.

Je suis parti sans les prévenir de mon coup de folie, je ne sais pas si Annie les a prévenus. Nous avons passé des semaines formidables qui resteront gravées à jamais dans ma mémoire ; j'ai les yeux pleins d'eau encore une fois. Bon sang, ressaisis-toi, un grand marin comme toi, ça ne pleure pas !

Je croise Matane où nous étions venus déjeuner après avoir passé quelques heures au festival de l'oie blanche à

Montmagny avec nos amis. Mais pas de chance Ce jour-là il n'y avait que des mouettes.

Arrivé à Cap-Chat, j'aperçois les dizaines d'éoliennes que nous avons visitées avec eux. Je fais la vérification de routine, tout est beau. Le vent n'est pas bien fort, six à sept nœuds, ce n'est pas vite, mais je ne suis pas pressé, j'ai tout mon temps. J'écoute la météo, le beau temps est là pour trois jours, le vent me pousse par tribord arrière, je mets ma musique préférée, du classique, et je prends mon livre de bord pour consigner mon début de journée. Un jour, lorsque je serai de retour à la maison, j'écrirai un livre sur mon périple. Ce soir, je couche à Gaspé.

16 h, je longe le parc Forillon. Si tout va comme prévu, dans deux heures je suis à Gaspé. La fatigue commence à se faire sentir, je ne fais plus ma sieste; je ne prends pas ce risque. De plus, je veux changer totalement mon mode de vie. Je ne veux plus de ces habitudes de vieux. Je suis jeune bon sang !

La route jusqu'à Gaspé a été plus longue que prévu, le temps de faire le tour du Cap des Rosiers et de remonter, cela ne se fait pas en claquant des doigts ! Il commence à faire pas mal nuit, j'accoste à Gaspé. Il y a de la place au quai; je vais payer mon emplacement.

– Je pense rester deux jours.

– Pas de problème monsieur, me répond la jeune fille à la caisse.

J'ai les jambes qui tremblent un peu et j'ai mal aux mollets; sûrement à force de tenir l'équilibre; je m'y attendais un peu mais pas autant que ça.

Je vais me reposer un peu. Et ce soir, récompense des récompenses, je me paie le restaurant Il y a un McDonald, j'y vais ; faut se gâter un peu ! Je prends tout mon temps. Après mon repas je fais une marche en flânant. J'observe les gens

dans la rue, ils sont relaxes. Retournant au quai avec ma copine (ma pipe), j'écoute le vent qui se lève doucement, je hume le frais du large; ça sent bon la mer et je ne suis même pas en mer. J'allume mon ordinateur, pas de message, j'écoute la radio marine pour les prochains jours, un temps superbe, mais pour les vents, c'est moins bon. On ne peut pas tout avoir ! Je me couche vers 23 h.

Samedi 16 août

7 h 45. J'ai passé une très bonne nuit, je me prépare un bon café, je bourre ma pipe et monte sur le pont. Un peu frais ; mais avec une petite laine ça va. Le temps est au beau fixe. Hier soir, j'ai eu droit à un magnifique coucher de soleil sur la Côte-Nord et là, le lever n'est pas en reste lui non plus. Je fais quelques mots fléchés, qui me font remonter quelques bons souvenirs avec ma femme.

Oui elle me manque un peu, mais comme dit une chanson d'Alain Barrière, *tu t'en vas, c'est pour mieux revenir*. Ce départ est comme une dette que j'ai envers moi et, tant et aussi longtemps que je ne l'aurai pas payée et que je me serai redevable, je ne me sentirai pas tranquille. Je vais revenir plus riche dans mon cœur, les souvenirs n'ont pas de prix.

Je fais un peu de ménage, j'ai même embarqué un petit aspirateur douze volts de voiture. Je garde les bonnes habitudes, après le grand ménage, je fais ma liste d'épicerie pour avoir du frais pour quelques jours, après ce sera les conserves.

11 h 30, je quitte le bateau. Marcher me fera le plus grand bien. Plongé dans mes pensées, j'arrive au quai d'embarquement pour l'île Bonaventure et quelques souvenirs me reviennent en tête. Les mêmes vacances en 2010, le bateau qui nous a fait visiter le Rocher Percé et fait faire le tour de l'île.

Moi j'étais sur la mer un point c'est tout. Je ne voyais que la mer, les rêves que j'ai faits cette journée-là... ! Je pense avoir fait le tour du monde !

Je marche dans les rues de Gaspé et je suis heureux de me retrouver ici. Les gens que je croise ont toujours le même sourire Je retourne au bateau, mon *Pourquoipas* est toujours là, il attend, il trépigne d'impatience de reprendre le large !

Je range mon épicerie, je fais une inspection, je suis un maniaque, un perfectionniste, tout est beau. Finalement, je repars. Je file sur Percé, où je passerai la nuit. Sitôt dit sitôt fait, je lève les bouées, je largue les amarres et mets mon moteur en route. Voilà je suis parti pour deux bonnes heures. Le temps est superbe et le vent est faible. Je suis heureux, bien dans ma peau !

Je longe la côte à deux milles, vue imprenable sur les falaises. Au bout d'une heure trente j'aperçois le Rocher Percé, dans une petite heure je serais à quai. 15 h 30, je suis amarré pour le reste de la journée, je roule mes cordages et descends sur le quai. Finalement je me ravise et remonte à bord, prends ma pipe et laisse le temps s'écouler au fil de mes pensées ; questions et états d'âme entrent en collision, se croisent, s'emmêlent au point de tisser une toile où même une araignée perdrait ses repères !

Je dois me changer les idées, je descends sur le quai, regarde plusieurs voiliers, mais personne à bord alors pas de causette. Je pars visiter le village. De retour au bateau, je me prépare un petit souper, un velouté de tomate en conserve, bien sûr, et un sandwich thon-salade-fromage, un des préférés de ma puce.

J'allume mon ordi, 12 messages. Bruno veut savoir où je suis arrivé, je réponds aussitôt et je n'ai toujours pas de mes-

sage de ma petite femme... peut-être demain. Je prends un long moment pour écouter la météo marine.

Il est 10 h 30, je me couche non sans avoir fait mon tour sur le pont, tout est OK. La fatigue se fait sentir, je ne suis pas habitué à ce rythme-là, la mer est quelque peu agitée, je me souhaite une bonne nuit et de beaux rêves, et m'endors.

Dimanche 17 août

6 h 30. Le vent est toujours de la partie. J'ai dormi d'un œil, je ressens un peu de fatigue. La bonne odeur du café me redonne du courage, mes deux paquets de biscottes tirent à leur fin. Je ne pense pas en trouver ici, je vais trouver du pain carré. Quand je serai à la maison, je me ferai du bon pain frais pour le plaisir, l'odeur et le bonheur de mettre les mains dans la farine.

J'allume ma pipe tout en écoutant la radio, le petit coup de vent de cette nuit n'a pas fait de dégâts, mais une dépression venant des Grands Lacs arrive sur le Labrador et atteindra la vallée du Saint-Laurent cette nuit, les vents passants de sud, à sud-ouest à nord-ouest pouvant atteindre 30 à 40 nœuds. Il ne va pas faire bon cette nuit dans le secteur.

Je décide de plier bagage et de lever l'ancre le plus vite possible. Si tout va bien, ce soir je devrais être à Hawkesbury Harbor, dernier port avant l'Atlantique. Le moteur en route, les bouées d'accostages relevées, je sors du port de Percé. Je vais longer la côte et prendre le détroit de Northumberland, qui longe l'Île du Prince-Édouard, au cas où je n'aurais pas le temps de me rendre à ma prochaine destination.

Je passe sous le pont de la Confédération, les nuages se sont mis de la partie et le vent aussi. Je file toutes voiles déployées, comme si j'avais vu un fantôme, une vitesse entre 9

et 13 nœuds, dépendant des coups de vent ; pas mal pour un marin du dimanche. Les vagues lèvent le voilier et me brassent d'un bord et de l'autre comme un bouchon. À ce train-là, je devrais accoster au port d'Hawkesbury Harbor aux environs de 19 h ou 20 h.

Pile dans le mille, à 19 h 25 je plie les voiles ! Le moteur ronronne, sept minutes chrono en main, je monte sur le quai, mon bébé bien arrimé. Je file à la capitainerie et paie ma place pour la nuit. De retour sur le quai, je regarde vers le nord et là une pensée me traverse l'esprit. À quelques milles nautiques se trouve St-Pierre-et-Miquelon, des Français vivent sur ces trois îles, j'irais bien leur rendre visite mais... y fait trop frette là-bas !¹

Je préfère la destination que je me suis tracée plutôt que de me geler sur ces rochers au beau milieu de l'Atlantique. Le temps s'assombrit de plus en plus, il noircit de minute en minute sur la péninsule Gaspésienne. Le mot d'ordre ici est donné : bien arrimer les bateaux. J'hésite à dormir, à quai ; il y a un motel pas loin et comme je dois me reposer je serais mieux pour y dormir. Mais comme un bon marin ne quitte pas son navire sans une raison valable, je décide de rester à bord.

Cependant, je ne dis pas non pour le petit restaurant qui est sur le port. Je commande du poisson, il faut que je m'habitue en mer je n'aurais peut-être que ça à me mettre sous la dent. La serveuse apporte l'assiette, une sorte de bouillabaisse canadienne dégueulasse ! Sur le menu, elle avait l'air alléchant ; mais bon, ça remplit quand on a le ventre vide. Et comme disait ma mère, *faute de grives on mange des merles !*

¹ Expression québécoise.

Une heure après, je suis de retour à bord, je renforce les amarres. Un petit tour d'horizon et je me mets au chaud. Le mauvais temps devrait durer une grande partie de la nuit pour se terminer aux environs de 6 h. La nuit va être longue. Mon rituel du soir, quand je le peux, bien sûr, j'allume mon ordinateur. J'ai encore un afflux de messages et après avoir éliminé les indésirables, il en reste quatre. Stéphanie, ma deuxième puce, ma fille, est sur le Net. Nous nous parlons une petite heure, je lui raconte mon voyage qui, jusqu'à maintenant, se passe bien :

– Papa je suis fière de toi et je t'aime très fort.

– Merci ma puce, moi aussi je t'aime. Et les petits vont bien ?

– Oui, ils te font de gros bisous.

– Je les embrasse très fort.

– Tu es parti pour longtemps ?

– Pour quelques mois ou plus, je ne peux pas te dire quand je reviendrai.

– On va te revoir bientôt ?

– Quand j'aurai fini mon pèlerinage, je reviendrai.

– J'ai vu maman cette semaine ; elle te fait de gros bisous et... pas plus ! Je crois qu'elle t'en veut encore pour ton départ.

Après d'interminables au revoir je coupe la ligne. Quand j'ai traversé le détroit, je me suis promis une chose, d'envoyer une carte d'anniversaire à ma sœur Liliane pour ses 73 ans, je me mets à la tâche avant d'oublier. Il est vrai que quand je remontais le détroit, mes pensées se sont envolées pour le Panama où nous avons passé des vacances inoubliables. Ici le détroit est plus large, plus long et surtout plus froid. Bruno vient de se connecter aussi, je lui raconte mon voyage.

– Que j'aimerais être avec toi !

Je sens dans sa voix des mots qui ne veulent pas sortir. Je le devance.

– Moi aussi j’aimerais que tu sois avec moi, je pourrais me reposer pendant que tu barrerais.

Je l’embrasse tendrement et lui dit que je l’aime très fort et de faire de gros becs dans les oreilles à son petit bonheur sur pattes.

Cette fois j’éteins l’ordi pour la nuit. Il est 23 h 15, bonne nuit à tous mes amours !

Lundi 18 août 2014

Je me lève toujours à la même heure, ma femme dit que j’ai une horloge dans la tête. Je me réveille bien reposé, l’eau chauffée pour le café, je mets la radio en marche. Le bulletin météo va déterminer si je lève l’ancre ou pas pour les Açores, ou si je reste une journée de plus ici.

La météo m’est propice pour les quatre jours à venir, après le coup de vent de cette nuit, je vais être tranquille, au moins jusqu’à mercredi ou jeudi. Je déjeune rapidement, après, minutieusement comme un horloger, je passe mon *Pourquoipas* à la loupe, au peigne fin. Tout y passe, du plus petit émerillon en passant par le moteur, les haubans, les poulies.

À 9 h 10 l’inspection est finie, je me prépare pour la grande aventure. Jusqu’à maintenant c’étaient des broutilles, là l’aventure commence. Je suis très excité et en même temps craintif. Ce départ me ramène en 2001, quand j’ai passé mon permis de moto, je m’étais acheté une 1100 Virago, c’est mon ami Richard qui me l’avait amenée à la maison, un mardi après-midi. J’étais fier de ma moto comme je suis fier de mon voilier.

Tout le reste de la semaine, j'avais astiqué les chromes. Je la sortais du garage et m'avançais au bord de la route, et là je restais quelquefois plus d'une heure puis je remettais la moto dans le garage en me promettant que demain j'irais sur la route, et ça jusqu'au samedi. Et là j'ai pris mon courage à deux mains, j'ai enfilé mon casque et mes gants, j'ai coupé le cordon ombilical avec le garage, et je suis parti sur la route.

La peur a fait place à la joie. Ce fut le bonheur total, j'étais heureux, je venais de vaincre ma peur. Et là, debout sur le pont, je regarde au plus loin que ma vue puisse porter, et les mêmes sentiments m'envahissent. Je vais le faire c'est sûr, mais au prix de grands moments d'émotions.

Sans plus réfléchir, je mets le moteur en route, je largue les amarres, et là aussi je coupe le cordon ombilical qui me relie au continent. En regardant s'éloigner la terre, un sentiment de paix, de tranquillité, de joie intérieure m'envahit, je suis enfin en paix avec moi-même. Je hisse la grand-voile, déplie le foc et mets le cap sur les Açores, ces îles qui nous ont fait tellement rêver ma femme et moi.

Nous avons souvent rêvé de prendre des vacances dans ces îles, mais chaque fois que l'on prévoyait un voyage il y avait toujours un grain de sable dans l'engrenage. Mais là, je vais les toucher les Açores, oui c'est vrai je suis seul, ce qui gâche quelque peu le plaisir. Je devrais toucher Flores, si tout va bien, dans 15 à 20 jours, je dis bien si tout va bien.

Je me retourne, la terre a disparu, une pression à la poitrine me fait grimacer, tout de suite je pense à mon cœur. Non, non, tu as la trouille, me dit une petite voix, je me mets à crier très fort : OUI J'AI LA TROUILLE ! Je suis un marin du dimanche qui a la trouille, je n'ai pas honte de le dire, il n'y a personne pour m'entendre.

Il est 13 h, je n'ai pas faim. Je grignote tout de même quelques gâteaux secs, je bois une demi-bouteille d'eau, et j'allume ma pipe. À la première bouffée, le stress a disparu. Pour mes débuts en haute mer, le dieu Éole est bon pour moi, le vent pousse mon *Pourquoipas*, nous filons entre sept et neuf nœuds. Je me dis qu'à cette vitesse-là, ça va me prendre trois semaines pour rallier les Açores, mais j'ai tout mon temps.

19 h 30, il fait presque noir. Mes feux de navigation sont allumés depuis une bonne heure. Je descends vérifier mon pilote automatique, je mets mon radar sonore en route, les essais faits à terre sont concluants, le bruit perce les oreilles. Pas de problème, il va me réveiller en cas de pépin. Je le règle à trois milles, mais j'aimerais le voir fonctionner en haute mer avant de me coucher pour deux petites heures.

Je me fais chauffer une bonne petite soupe poulet et nouilles, ma préférée, elle va me réchauffer, il fait un peu frisquet sur le pont. Mon pilote marche à merveille, je descends allumer mon ordi. Merveilleux! Lui aussi fonctionne bien, tout va pour le mieux. Je lis mes messages, envoie des photos à Bruno pour lui donner des envies d'évasion.

J'envoie les photos à Stéphanie, accompagnées de gros bisous pour elle et les enfants. Surprise des surprises, là, devant moi, un message de ma puce. Je lis et relis le message, je me pince pour voir si je ne rêve pas. Elle me dit qu'elle m'aime (*ça, je n'en ai jamais douté*), qu'elle voudrait partir avec moi, mais que malheureusement, il y a le travail... et la retraite n'est pas pour tout de suite. Je lui laisse un message.

Tu peux arrêter le travail, si tu veux; nous avons assez d'argent pour vivre. Et si c'est trop serré, nous n'avons qu'à vendre la maison. Nous l'avons rénovée au goût du jour, juste dans ce but-là, pour être heureux ensemble. Prends l'avion et viens me rejoindre à Flores, je devrais arriver

vers ou plutôt entre le 26 et le 30 août ; tu me ferais un beau cadeau. Mille gros bisous à toi ma puce, je t'aime très fort !

Je tape sur la touche Entrée, et c'est parti.

J'allume la radio marine. Je ne sais pas pourquoi la météo me tient à cœur. Sors mon livre de bord, couche sur papier ma journée décisive, mon grand départ, mon baptême de haute mer, salée bien sûr. Je me fais chauffer de l'eau pour une bonne tisane (Nuit de rêve). Un bruit strident me perce les oreilles. Je lâche la petite casserole, me cogne la tête sur le bord du montant de la porte et me brûle un pied.

Le radar vient de se mettre en marche. Je regarde le cadran, un petit point vert se déplace d'est en ouest, mais assez loin de ma route. Malgré la bosse au front, le pied qui me chauffe, je monte sur le pont faire mon inspection avant de me coucher. Je vais dormir tranquille et le message que je viens de recevoir va me servir de tisane. Je déplie ma carte, regarde le trajet que je viens de faire, j'ai l'impression de ne pas avoir avancé et pourtant j'ai parcouru 196 milles. Pas mal pour un début !

Mardi 19 août

2 h du matin. Mon réveil vient de sonner, mais j'étais réveillé depuis quelques minutes. Je me fais chauffer un café, jette un œil sur le pont, la nuit est noire, un noir qui fait peur. Tout va bien, mon café avalé je me recouche, mais impossible de me rendormir. Je me mets à voyager dans mes pensées, ça fait une semaine que j'ai quitté mon port d'attache, Berthierville.

Pour cette grande aventure, cette nouvelle vie, tout se passe bien pour le moment. Hier, je me suis pêché une belle dorade rose, je me suis régala. Un repas qui ne me coûte pas cher, le reste va me servir d'appâts. Je viens de sortir de la

zone des bancs de Terre-Neuve, je regarde ma carte, je me dirige vers les grandes profondeurs.

Si la carte est juste, entre 3000 et 4500 mètres de fond, je n'aurais pas assez de fil pour pêcher. Le vent forçit, les vagues aussi. Je remets mon harnais de sécurité, m'attache au pied du gouvernail. Je n'ai jamais été ballotté comme ça depuis que je fais de la voile, c'est à dire depuis deux ans. Le vent forçit encore, je regarde mon anémomètre, il oscille entre 25 et 32 nœuds. Une petite boule se forme au creux de mon estomac, j'affale la grand-voile et file juste avec le foc qui est amplement suffisant.

18 h 15, le vent tombe en même temps que le jour, je suis vidé. Là aussi c'est mon baptême, ma première tempête. Malgré tout, je me force à manger chaud, une boîte de haricots à la tomate et un petit morceau de lard feront l'affaire et comme d'habitude, je cherche le lard.

Je sors mon livre de bord pour relater tous les événements de la nuit et de la journée, sans mentionner la trouille de ma première tempête, et encore je suis heureux je n'ai pas eu de pluie en prime ! La tempête m'a retardé quelque peu, je n'ai parcouru que 172 milles en 24 heures. J'ai dû affaler la grand-voile et réduire le foc. Je marche au moteur à petite vitesse pour maintenir mon cap et comme je me dis tous les jours : je suis à la retraite et il n'y a rien qui presse, demain oui je dis bien demain, est un autre jour. Une chose étrange me chicote, je n'ai pas été malade. Bizarre je deviens un vrai marin... !

Mercredi 20 août

Je viens de me réveiller, j'ai dormi plus longtemps que prévu. J'ai oublié mon réveil, pas le temps de me faire un vrai café, je sors mon café en poudre et monte sur le pont,

allume ma bouffarde. De gros nuages noirs s'annoncent au loin, le vent est faible à modéré entre 15 et 20 nœuds. Je hisse la grand-voile, sors le foc.

Si je dévie de quelques degrés, je peux peut-être passer à côté sans trop de bobos, sitôt dit sitôt fait. Je vais me reposer quelques minutes, j'écoute la météo. Un coup de vent est annoncé sans plus pour le moment, je fonce droit dessus. Le vent se lève encore une fois, j'affale la grand-voile et laisse le foc. Les moutons grossissent à vue d'œil, je ferme l'écoute, clip mon harnais et me voilà parti à la barre pour je ne sais combien de temps.

Une boule à l'estomac se forme à nouveau. Si la peur me gagne je suis foutu, alors je me mets à chanter « *va mon bateau, va que je te pousse...* », ce qui me fait penser à une histoire de fourmis, et là, je pars à rire.

Un rire mêlé de trouille il faut bien le dire, mais j'ai de la chance, si on peut dire, il fait jour, mais pour combien de temps ? Oui une tempête la nuit, comme disent les Québécois, c'est épouvantable ! Je suis à la barre depuis deux heures, juste avec le foc. Je file à sept nœuds, ma pipe est vide et pas question de descendre la bourrer.

Une heure plus tard, le vent faiblit, à bâbord les nuages sont bien présents. Je longe la ligne des nuages, le ciel est plus gris que noir, je perçois même quelques trous bleus dans les nuages. Je hisse à nouveau la voile et me voilà parti à bonne vitesse. Je viens d'atteindre 11 nœuds avec une gîte de 30 degrés. Je ris, je crie et remercie Éole, Zeus, Neptune... enfin tous les dieux de la mer, le mauvais temps est derrière moi.

Je rectifie mon cap. Je n'ai pas mangé, j'ouvre ma glacière, le reste de dorade ne me paraît pas bien frais ; j'ouvre une boîte de sardines aux piments forts. Je marche sur le pilote automatique, j'en profite pour mettre ma ligne à l'eau

avec un bout de dorade comme appât. Juste le temps d'aller chercher ma botte de foin, (*mon tabac*), pas le temps de bourrer ma pipe, une chance que ma ligne était bien attachée. Je me mets à mouliner, de mémoire de pêcheur je n'ai rien vu tirer si fort.

Au bout de 20 minutes d'une bataille acharnée, je vois une ombre arriver à la surface, une belle roussette de près d'un mètre. Un gros cas de conscience me vient à l'esprit, après m'être servi quoi faire du reste ? Je coupe la ligne et me remonte un bas de ligne à maquereau, huit hameçons en ligne avec de tout petits bouts de dorade.

Le temps d'allumer ma pipe et de rêvasser quelques minutes, une autre belle touche, moins forte que la première. Je tire un coup sec et mouline là, une belle prise qui a de l'allure. Deux beaux bars (*pas des bobards*) et une dorade que je remets à l'eau, je garde les bars. Je me fais aussitôt des filets. Les restes je les garde dans l'eau salée. Ce soir de bons filets au beurre et au vin blanc, le grand luxe quoi ! Le hic, je n'ai pas de vin blanc.

Je descends, déplie ma carte, et calcule de combien je me suis écarté de ma route pour échapper à mon deuxième baptême de tempête de mon voyage. Si mes calculs sont justes, je me suis écarté de 35 milles. Revérifie la route, je reprends le cap. Mon *Pourquoipas* et son capitaine filent droit sur les Açores. J'allume la radio, et là ho ! Quelle joie ! Si je n'avais pas changé de cap, je filais droit à la catastrophe, le coup de chance du débutant ou des grands navigateurs.

Demain je devrais avoir de la pluie toute la journée et à en croire la météo, je devrais passer une bonne prochaine nuit. Bien sûr, à coups de deux heures, mais je m'y suis habitué. J'ouvre mon ordi, rien de spécial. Les deux jours à suivre se passent sans la pluie, de jour comme de nuit, mais le vent est bien présent. Je file à belle allure entre huit et dix

nœuds. Je dors d'un œil et les deux oreilles en alerte, je viens de rattraper une partie de mon retard.

Il est 8 h. Septième jour que j'ai quitté le port de Hawkesbury, je ne pensais pas que ce petit bout de terre serait si loin, il est vrai qu'il y a eu cette tempête et une mini tornade. Je regarde le ciel et plus j'avance dans le temps, plus les oiseaux de mer se font nombreux. Et comme à la manière des grands migrateurs, je me dis que la terre ne devrait plus être bien loin, mais ça va me prendre encore deux jours ou peut-être plus.

Un matin très clair, je crois apercevoir une ligne noire à l'horizon, à peu près à 25 ou 30 milles. Cela fait deux jours que j'attendais ça.

Vite je descends faire mon calcul, mes mesures. Oui il n'y a pas de doute, l'île de Florès se trouve juste en face de moi ! Je monte à la proue, et me mets à crier de toutes mes forces « *TERRE ! TERRE !* » Cet instant est magique, après 11 jours de mer, j'aurais tant voulu le partager avec ma puce.

Le vent est tombé, j'affale la grand-voile, le foc faseille plus qu'il ne gonfle. Je mets le moteur en route, au ralenti. À cette vitesse, ça va me prendre une journée de plus, non je ne veux pas arriver de nuit.

Je me présente à l'entrée du port. J'ai gagné une petite semaine sur ma date prévue d'arrivée. Je vais pouvoir rester à quai quelques jours, ça va me faire le plus grand bien. Il est 7 h 30, le gardien du port de Ponta Delgada, avec deux hommes, me conduisent à l'endroit réservé aux visiteurs. L'un d'eux s'adresse à moi dans un excellent français.

- Tout va bien, monsieur ?
- Oui, mais je suis très fatigué.
- Vous êtes bien arrivé, vous allez pouvoir vous reposer.

Quinze minutes plus tard, je suis amarré au quai numéro treize. Je ne suis pas superstitieux, mais je ne passe pas sous une échelle ! Je passe ma première journée aux Açores à me reposer, la vie ici est calme. Il y a un autre bateau battant pavillon français, je vais essayer de faire connaissance. Je suis reçu comme un chien dans un jeu de quilles, l'homme qui me reçoit n'a pas dû se raser depuis six mois au moins. Il y a une femme avec lui, je les vois tous les deux et les imagine sortir tout droit de la Cour des Miracles ! Ils m'invitent quand même à monter à bord, je leur demande d'où ils viennent :

– De Cuba, Monsieur !

– De Cuba, direct ?

– Oui monsieur !

– Combien de jours ?

– Seize jours monsieur !

Il commence à me plaire avec ces «monsieur» celui-là.

– Et toi tu viens d'où ?

– Je viens du Québec.

Je vois qu'il se pose des questions alors je lui précise.

– Le Canada !

– Ah OK ! Et il y a longtemps que tu es parti ?

– Ça fait deux semaines et un jour !

– Et tu vas où ?

– Là où le vent me pousse !

– Nous on rentre chez nous, ras le bol de la mer ! Ma bourgeoise est toujours malade, une petite houle et hop, elle dégueule ses tripes.

Là je reconnais bien le parler français !

– Vous repartez quand ?

– Demain ; ils annoncent un gros coup de vent, et ici on n'est pas à l'abri.

– Il y a un autre endroit où on est plus à l'abri ?

– Oui, à Faja Grande, de l’autre côté de l’île.

– Merci et bon retour en France !

Je les quitte après avoir bu un café qui me donne des hauts le cœur rien que d’y penser, mais par politesse j’ai accepté. Je remonte le port jusqu’à la capitainerie. Je rencontre les deux hommes du matin et leur demande comment est la météo, et s’il y a un coup de vent de prévu.

– Oui il y a une tempête annoncée. Mais toi tu ne risques rien où tu es, cependant les plus gros eux, ils feraient mieux de déménager à Faja, de l’autre côté de l’île. Mais ce n’est pas pour tout de suite, juste dans trois jours et ça n’arrivera peut-être pas. La météo est loin d’être une science exacte.

– OK, merci.

Je prends un taxi et lui demande de m’emmener au plus haut point de l’île, 15 minutes et nous y voilà. La vue est à couper le souffle, j’aperçois le port, mais je ne vois pas mon bateau, ou je suis trop loin ou bien il est trop petit. Je prends de belles photos, dans la soirée je vais les envoyer à toute la famille. Je descends à Santa Cruz ce soir, je me paie le restaurant.

Je me demande si le port a un bon restaurant. Plusieurs noms me sont donnés par un homme en train de flâner et fumer sa pipe lui aussi, dont un nom quelque peu spécial, le Pousada. Comme il est trop tôt pour que les Açoriens passent à table, pas avant 19 h à 20 h, j’ai le temps de flâner sur le port.

Un très beau voilier est amarré à quelques places de moi, un beau Bénéteau, un Oceanis 46, la bête des mers battant le pavillon britannique. Je passe au ralenti, mais il n’y a personne, j’aurais bien voulu le visiter, à côté de mon 30 pieds Pearson... Pour moi, j’ai tout ce qu’il me faut à bord, mais si on me le donnait je ne dirais pas non... !